



HAL
open science

”Vichy dans le Journal de Guerre de Paul Morand”, tome I (1939-1943), un autre portrait de ville ?

Emmanuel Couly

► To cite this version:

Emmanuel Couly. ”Vichy dans le Journal de Guerre de Paul Morand”, tome I (1939-1943), un autre portrait de ville ?. Lire Paul Morand aujourd’hui, Le Journal de guerre Londres-Paris-Vichy-1939-1943 et autres textes Colloque pluridisciplinaire, Gil Charbonnier (U. d’Aix-Marseille) ; Catherine Douzou (U. de Tours), Oct 2021, Tours (France), France. hal-04437106

HAL Id: hal-04437106

<https://hal.science/hal-04437106>

Submitted on 4 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

COMMUNICATION COLLOQUE TOURS

Emmanuel Couly *** 2023

Pr de Lettre modernes

Doctorant

Contribution au colloque Morand Tours, octobre 2021

Vichy dans le *Journal de Guerre*, tome I (1939-1943), un autre portrait de ville ?

« J'étais à Rome, au milieu de la guerre »

Joachim du Bellay, « À M. d'Avanson », *Les Regrets*, 1558.

En 1940, Paul Morand fait le choix de quitter son poste de responsable de la Mission française de guerre économique à Londres¹ pour se rendre à Vichy, ville siège de l'État français, pour aller, selon ses explications, chercher des instructions ; les communications entre l'Angleterre et la France étant largement coupées depuis l'attaque de Mers-el-Kébir².

Vichy, ville métonymique du régime qui s'y est installé, et de la politique qui y fut menée, ne cessera d'avoir des incidences sur la vie et la fortune littéraire de Paul Morand: ville du choix d'un ralliement politique — par là même, ville d'un renoncement —, ville de la réprobation et de l'exclusion, ville du retour en grâce et de grandes espérances, ville « prison » dont il faut s'éloigner, ville « tache », qui ne cessera de s'étendre sur l'aura d'un des plus grands stylistes, et, nous le pensons, d'un des plus grands auteurs français du XX^e siècle³.

Au moment de ce ralliement, Paul Morand est surtout connu du grand public comme auteur (bien que fonctionnaire aux Affaires étrangères, depuis 1912, Morand a été en congés de 1925 à 1938).

Le cosmopolitisme, entendu au sens d'un intérêt marqué pour les continents, les pays, les villes, tant dans sa littérature fictionnelle, que biographique ou essayiste, est l'un des aspects les plus marquants de son œuvre. Ce cosmopolitisme, qui suppose donc la découverte de l'ailleurs, se manifeste le plus fréquemment chez Morand par l'évocation de villes; il n'est que de voir le titre de plusieurs nouvelles de ses presque premiers recueils, *Ouvert la nuit* (1922), *Fermé la nuit* (1923) : « La Nuit romaine », « La Nuit de Charlottenburg », ou d'observer la diversité internationale des lieux de l'action⁴.

Bien avant l'ouvrage que Julien Gracq consacra à la ville de Nantes⁵, Morand s'est intéressé à la forme des villes, comme en témoigne *l'incipit* de sa nouvelle « Le circuit Circum-Etna » de *L'Europe galante* (1925):

Sur les plans, les villes s'offrent, différentes. Les unes sont des cellules serrées autour de édifices municipaux, puis s'élargissent, tirées droit vers les jardins, les hôpitaux et la gare, dans une crevasse qui fait éclater tout un quartier et que termine le paraphe des voies ferrées. D'autres sont fendues par un fleuve, par des jetées qui prennent et calme la mer entre leurs bras. D'autres enfin composent des grilles où les stades, les arènes et les cimetières ont peine à allonger leur ovale, à tracer leurs croix dans l'orbe des anneaux saturniens, boulevards extérieurs⁶.

¹ Paul Morand quitte l'Angleterre le 21 juillet 1940, avec la plupart des membres du personnel de la mission française de guerre économique.

² La Royal Navy attaque la flotte française en rade du port de Mers el-Kébir, entre le 3 et le 6 juillet 1940.

³ Paul Morand arrive à Vichy, le 1^{er} août 1940, où il se présente à Paul Baudoin, Ministre des Affaires étrangères. Il est mis à la retraite d'office le 26 août 1940. Le 23 avril 1942, il est d'abord nommé attaché libre au cabinet de Pierre Laval, avant d'être réintégré, le 1^{er} juin 1942. Le 20 juillet 1943, il est nommé comme ministre plénipotentiaire de première classe, envoyé extraordinaire auprès du roi de Roumanie. Morand arrive effectivement à Bucarest, le 28 août 1943.

⁴ *Nouvelles complètes*, édition présentée, établie et annotée par Michel Collomb, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, t. I, 1991 ; t. II, 1992.

⁵ Julien Gracq, *La Forme d'une ville*, Paris, J. Corti, 1985.

⁶ « Le circuit Circum-Etna », *Nouvelles complètes*, *op. cit.*, p.386.

Enfin, cet intérêt l'a conduit à consacrer des ouvrages entiers à l'évocation de villes, passant ainsi pour le créateur d'un sous-genre de la littérature de voyage : le portrait de ville.

En 1940, sans qu'il le sache, Morand a déjà achevé le triptyque de ses livres se rangeant dans cette sous-catégorie littéraire : *New York* (1930)⁷, *Londres* (1933)⁸ - même si ce dernier aura une suite, en 1963, *Londres revisité, Bucarest* (1935)⁹. *Venises*¹⁰, en 1971, reprend des aspects du portrait de ville, mais l'ouvrage diffère par sa structure du genre que Morand passe pour avoir inventé, et il est dominé par la dimension autobiographique, alors qu'elle est secondaire dans le portrait de ville ; c'est donc bien autre chose qu'un portrait de ville.

De manière ironique, on remarquera que les deux derniers volets du triptyque, *Londres* et *Bucarest* évoquent les villes clés qui encadrent ses activités de chargé de mission auprès de Pierre Laval, à Vichy donc.

Notons enfin que Morand s'est déjà trouvé dans la situation de fonctionnaire en service, consignait événements et impressions, pendant la Première Guerre mondiale¹¹. Cette matière fera l'objet d'un ouvrage publié quelques trente ans après, sous le titre *Journal d'un attaché d'ambassade*¹². Dans ce journal, Morand évoque principalement la vie politique et la vie mondaine à Paris, pendant la Grande Guerre. Ce disant, Paris est une capitale, où Morand « [a] toujours vécu l'ombre de la Tour Eiffel [...] »¹³, et non une ville de province, hasardeusement choisie par le gouvernement délocalisé de force d'une France en pleine débâcle.

Mais Vichy, alors ?

La présence quasi quotidienne, pendant quinze mois, de Morand à Vichy, avec son œil acéré, en font un observateur minutieux, qui, paradoxalement, peint de la ville un portrait souvent satirique, dans toute la richesse et la complexité de ce mot¹⁴.

Nous nous demanderons en quoi l'évocation quasi quotidienne de Vichy par Morand permet de combler enfin l'ellipse de sa propre présence dans la cité siège de l'État français. Nous verrons comment Morand, haut fonctionnaire, astreint à Vichy, et écrivant sur la ville, forme déjà une image littéraire. Enfin, nous étudierons en quoi l'image que Morand renvoie de cette ville s'inscrit dans la grande tradition de la satire.

⁷ *New York*. Paris, Flammarion, 1930. Réédition avec notice et notes de Marc Dambre, préface de Philippe Sollers, coll. « G.F. », 1988, 1993.

⁸ *Londres*. Paris, Plon, 1933. Réédition La Palatine, 1944. Nouvelle réédition, *Londres* suivi de *Londres revisité*. Paris, Plon, 1990. Nouvelle réédition, *Londres* suivi de *Le nouveau Londres* de *Paul Morand* - Collection Folio. Voyage, 2012.

⁹ *Bucarest*, Librairie Plon, 1935. Réédition, Plon, 1990.

¹⁰ *Venises*. Paris, Gallimard, 1971. Réédition, coll. « L'Imaginaire », 1983, 1990, 1997, 2007.

¹¹ En septembre 1914, Paul Morand, après avoir été mobilisé, est affecté au service des auxiliaires, et reprend, à Londres, le poste d'attaché d'ambassade qu'il occupe depuis mai 1913. Le 31 juillet 1916, il est nommé attaché de cabinet auprès de Philippe Berthelot, c'est-à-dire à Paris, au Quai d'Orsay. C'est dans ce poste qu'il consigne les notations qui forment le *Journal d'un attaché d'ambassade*.

¹² *Journal d'un attaché d'ambassade 1916-1917*. Paris, La Table Ronde, 1948. Réédition, Gallimard, 1963, Nouvelle édition avec un complément établi, présenté et annoté par Michel Collomb, Gallimard, 1996. Le manuscrit en est conservé à la bibliothèque universitaire et cantonale de Lausanne.

¹³ *Entretiens avec Jean José Marchand et Pierre-André Boutang*, Paris, La Table Ronde, 1990. Rééd. Coll. La petite vermillon, 2001, p.21. Morand reprend cette formule dans plusieurs ouvrages, ou la dit à certains interlocuteurs comme Alain Peyrefitte, qui la rapporte dans son *Discours de réception à l'Académie française*, du jeudi 13 octobre 1977 ; c'est dire que Morand revendique son ancrage parisien ! Il prend toujours, par ailleurs, un soin particulier à souligner les origines provinciales de nombre de ses relations : Giraudoux, Colette, Larbaud, Mauriac, Chardonne, Laval.

¹⁴ S. Duval et M. Martinez, *La Satire*, Armand Colin, « Collection U », 2000.

I. Présence de Paul Morand À Vichy : une ellipse comblée

Vichy « capitale » du *Journal de Guerre*

« Je ne sais quand je pourrai m'échapper. En tous cas, quand le Président viendra à Paris je l'accompagnerai. Mais il y a plusieurs raisons pour que Vichy soit notre principale résidence jusqu'à nouvel ordre¹⁵. » écrit Paul à Hélène Morand, le 4 mai 1942, depuis la station thermale de l'Allier.

La lexicométrie nous révèle que dans ce tome I du *Journal de Guerre*, qui couvre donc les années 1939 à 1943, le nom de « Vichy » revient 580 fois, soit dans plus d'une page sur deux en moyenne. Sous-titre, par choix éditorial, à la manière du terminus d'un itinéraire ou d'un ultime cachet postal, Vichy semble oblitérer le titre lui-même puisque l'ensemble forme : *Journal de Guerre I, Londres-Paris-Vichy*. Ce titre complet ne peut manquer de rappeler, non sans une certaine ironie, l'attaque de l'incipit de *Venises* : « Toute existence est une lettre postée anonymement ; la mienne porte trois cachets : Paris, Londres, Venise ; le sort m'y fixa, souvent à mon insu, mais certes pas à la légère¹⁶. »

Cette trinité de villes fait partie de la mythologie morandienne ; elle irrigue vie et œuvre de l'auteur. Mais si l'on filait la métaphore aquatique, il faudrait ajouter à cette trinité bienséante, esthétique et prestigieuse, celle, plus trouble, de Vichy, tant la ville d'eau risque, à partir de la publication de ce premier tome du *Journal de Guerre*, d'être constamment, et beaucoup plus précisément qu'auparavant, accolée au nom de l'auteur.

Morand ne s'y trompe pas, qui écrit dans le tome II du *Journal de Guerre*, en date du 27 septembre 1944 : « À Londres, j'avais trois chemins devant moi : rester à Londres, rentrer avec assez d'économies pour vivre quatre ans à Paris oublié, faire ce que j'ai fait. Deux routes sur trois étaient bonnes : j'ai pris la troisième¹⁷. » On voit qu'entre-temps la méditation de Morand sur le *démon du lieu* est telle que s'il nomme toujours Paris et Londres, de manière prudente et peut-être superstitieuse, il ne nomme plus la métonymique Vichy.

Paul Morand, un fantôme à Vichy

Jusqu'à la publication du *Journal de Guerre*, quelque chose du tour de passe-passe, dissimulant l'omniprésence de Morand à Vichy, dans des temps cruciaux, a opéré. En effet, même si la participation de Paul Morand à l'administration de l'État français était quelque chose de parfaitement connu, il existait, jusqu'à la parution du *Journal de Guerre*, un certain flou sur ses activités, entre mai 1942 et août 1943, en tant que chargé de mission au cabinet de Pierre Laval. On savait que Morand avait participé à la commission de contrôle du papier d'édition¹⁸, à la commission de censure des actualités et du cinéma¹⁹. Ce disant, ces fonctions annexes ne révélaient ni sa réelle proximité avec Pierre Laval, ni son omniprésence à Vichy. Comme le souligne Bénédicte Vergez-Chaignon : « Il est très rare de voir Morand figurer sur des photos prises lors de manifestations publiques célébrant la collaboration [...] »²⁰. Et comme le remarque Michel Collomb, à propos des documents conçus par Morand pour améliorer l'image de Pierre Laval auprès de l'opinion publique, en particulier un fascicule intitulé *Qui est Pierre Laval?*²¹ : « Il prendra soin que son nom n'apparaisse pas dans les rares

¹⁵ Paul Morand, *Journal de Guerre, 1939-1943*, tome 1, Éd. Gallimard, 2020, p.354.

¹⁶ *Venises*. Paris, Gallimard, 1971. Réédition, coll. « L'Imaginaire » n°122, 1990, p.9.

¹⁷ Paul Morand, *Journal de guerre, t.II, Roumanie-France-Suisse, 1943-1945*, Éditions Gallimard, coll. « Les Cahiers de la NRF », 2023, p.326.

¹⁸ Le 1^{er} avril 1942, Paul Morand est nommé membre à la Commission de contrôle du papier d'édition.

¹⁹ Le 16 juillet 1942, Morand est nommé à la direction de la Commission de censure cinématographique.

²⁰ Paul Morand, *Journal de Guerre, op. cit.*, tome 1, p.377.

²¹ Il s'agit d'une brochure de propagande, publiée en octobre 1942, aux éditions Flammarion, ouvertement destinée à combler le déficit de notoriété de Pierre Laval. Retraçant la vie, et surtout la carrière de Laval, le texte

documents qui furent conçus à cet effet²². » De fait, le nom de Morand est peu cité dans les mémoires, souvenirs, témoignages des acteurs de la collaboration, présents à Vichy ; pas davantage par les historiens de la collaboration. L'écrivain, dialoguiste et scénariste Pascal Jardin, fils de Jean Jardin, directeur de cabinet de Pierre Laval d'avril 1942 à octobre 1943, évoque bien Morand à Vichy, dans son ouvrage autobiographique, *La Guerre à neuf ans*²³, mais il en livre surtout un magnifique portrait intime, parmi d'autres, avec des souvenirs de bicyclette, de piscine et de grenadine, c'est-à-dire des souvenirs d'enfant, dans la ville en question.

Une ellipse soigneusement entretenue

Si l'on visionne l'extraordinaire documentaire de Jean-José Marchand et Pierre-André Boutang consacré à Morand, dans la collection *Archives du XX^e siècle*, filmé entre 1970 et 1976²⁴, on se rendra compte que Boutang, interrogeant Morand sur ses activités au service de l'État français, fait des ellipses particulièrement intéressantes pour notre propos, ellipses que ne cherche pas à combler Paul Morand. Ainsi Boutang interroge Morand sur ce que représentait pour lui le maréchal Pétain - il ne lui pose pas la même question sur Laval, et cela révèle déjà toute l'ambiguïté de ce véritable fourre-tout historique qu'est le terme « Vichy ». Le journaliste lui demande si c'est la personnalité du Maréchal Pétain qui explique son engagement dans le « régime de Vichy » : « Est-ce que le respect que vous aviez pour le maréchal Pétain, depuis la Guerre, depuis 1916-1917 a joué dans votre décision [de rallier le régime de Vichy]²⁵ ? » Ce à quoi Morand répond affirmativement (ce qui est très partiellement vrai) ; le *Journal de Guerre* est non seulement révélateur de rapports plutôt espacés et distants entre Pétain et Morand, mais aussi d'une certaine ironie de Morand concernant le chef de l'État français ; nous y reviendrons. Toujours dans ce documentaire, Morand explique être ensuite (mais après quoi ?) resté à Paris, occupé à écrire des ouvrages comme *Maupassant* – ce qui produit une première ellipse : celle de sa mise à la retraite d'office par le premier gouvernement de Vichy –, « [...] jusqu'à ce que je reprenne du service; à ce moment-là, j'ai été à Bucarest, et après cela, j'ai été nommé en poste à Berne²⁶. » Boutang enchaîne alors, et lui demande : « En tant qu'ambassadeur à Bucarest, et puis à Berne, vous avez eu un rôle particulier²⁷ ? » On vient d'assister à un « tour de passe-passe » incroyable ; Vichy a tout bonnement disparu ! Bien qu'il ait l'intéressé face à lui, Pierre-André Boutang ne creuse pas du tout la question de la présence de Morand à Vichy, bien que ce soit dans ses fonctions de chargé de mission au cabinet de Pierre Laval qu'il ait servi le plus longtemps l'administration de l'État français : mai 1942 jusqu'à août 1943 : soit presque un an et demi, à une période très importante de la collaboration (déclaration de Laval : « Je souhaite la victoire de l'Allemagne... », La rafle du Vél'd'Hiv, le débarquement en Afrique du Nord, la mise en

et l'iconographie abondante veulent donner de lui l'image d'un homme d'action qui s'est toujours dévoué pour la France. Paul Morand passe pour son auteur.

²² Michel Collomb, *Paul Morand, Petits certificats de vie*. Hermann Éditeurs, 2007, p.28.

²³ Pascal Jardin, *La Guerre à neuf ans*, préface d'Emmanuel Berl (Paul Morand, p.110-119). Paris, Grasset, 1971. Réédition, Grasset, collection « Les Cahiers rouges » n°102, 1989.

²⁴ Jean-José Marchand, Pierre-André Boutang, *Archives du XX^e siècle*. Documentaire en quatre parties, tourné en différentes prises, entre juillet, août 1970, janvier 1971, et janvier 1976. Diffusé pour la première fois, le dimanche 28 mars 1971, sur la 2^e chaîne. Une seconde diffusion a eu lieu en mars 1976, avec une « postface » tournée le 27 janvier 1976. La version livresque de ce long documentaire, intitulée, *Entretiens*, publiée aux éditions de La Table Ronde, en 1990, ne reprend que très partiellement le très riche contenu des entretiens accordés par Morand à Pierre-André Boutang et Jean-José Marchand. On peut retrouver la quasi-totalité du documentaire dans : Pierre-André Boutang, *Paul Morand*, Paris, Éditions Montparnasse, coll. « Regards », 2014.

²⁵ Jean-José Marchand, Pierre-André Boutang, *Archives du XX^e siècle*, 1971. Rediffusions en 1976, 1993.

Archives I.N.A : CPC76050814, TC: 42.31.

²⁶ *Ibidem*.

²⁷ *Ibid*.

place du S.T.O)²⁸. Paul Morand ne sera « ministre plénipotentiaire » (et non « ambassadeur ») que dix mois et demi à Bucarest (20 juillet 1943-13 mai 1944), et ambassadeur de France, à Berne, qu'un mois et deux jours (21 juillet-23 août 1944). Ainsi, bien que Morand, durant le régime de Vichy, ait surtout été à Vichy, son peu de zèle à revenir précisément sur cette période, la mythologie liée à l'écrivain-diplomate (ce qui serait important, ce serait lorsqu'il était diplomate, ambassadeur), le fait que ses activités en poste diplomatique soient plus visibles que celles au cabinet de Pierre Laval, ont recouvert, jusqu'à la publication du *Journal de Guerre*, la réalité des faits.

C'est donc du point de vue historique et biographique, l'un des grands apports du *Journal de Guerre* que de combler cette ellipse. Si l'on ne voit jamais Morand occupé à une tâche précise, ni avoir une action politique ou une influence déterminante sur le cours des événements, la révélation réside surtout dans l'omniprésence de l'écrivain auprès de Laval, à Vichy : « Villar me dit : vous êtes utile au Président parce que vous écrivez, vos relations le servent et politiquement il ne prend pas ombrage de vous²⁹. » Morand souligne l'importance de cette expérience, pour lui-même, à la fin du *Journal*, dans la mention en date du 20 août 1943, d'une lettre de remerciements à Laval, adressée *via* Madame Laval :

« J'écris à Mme Laval. [...] Il n'en reste pas moins vrai que je suis très triste de ne pas vous avoir fait mes adieux. J'aurais aimé que vous disiez au Président tout ce que je ne lui dirai pas : j'ai passé près de lui quinze mois peu oubliables [...] Pendant ces quinze derniers mois, je n'ai pu lui rendre que de très menus services, alors que j'ai tiré tant d'utiles enseignements de ce que j'ai vu³⁰. »

Nous insistons, dans cette citation, sur la présence du topos du regard parce qu'il est essentiel dans la poétique et l'esthétique morandiennes ; Morand est un écrivain de l'œil. En effet, n'est-il pas l'auteur d'un recueil intitulé *Nouvelles des yeux* ? Jean-Paul Caracalla, dans la longue interview qu'il nous donna sur Paul Morand, en 2016, le décrit en tant qu'écrivain, comme ayant le « stylo-caméra³¹ ». Cette aptitude, maintes fois relevée, est à prendre en considération s'agissant d'un témoin de premier rang du fonctionnement de l'État français dans sa ville siège, Vichy.

II. La mythologie de l'écrivain diplomate et la ville

La tradition de l'écrivain diplomate et de sa ville d'astreinte

Les rapports de l'auteur et de la ville sont un véritable topos littéraire ; il n'est que de songer à Boileau, Louis-Sébastien Mercier, Balzac, Baudelaire, Julien Gracq, et tant d'autres. Dans ce même ordre d'idées, il existe une relation plus spécifique et plus complexe encore ; celle de l'écrivain qui a la double casquette de serviteur de l'État : c'est Henri Beyle, *alias* Stendhal, consul de France à Trieste, puis à Civitavecchia, qui tient la chronique de son travail et de sa

²⁸ Pour être juste, il convient de préciser qu'après l'entretien proprement dit, Boutang poursuit, caméras en marche, sa conversation avec Morand. Morand dit à Boutang : « Vous avez vu d'ailleurs la difficulté [à me faire parler] que vous avez eue avec moi. » Ce à quoi Boutang répond : « Ce qu'il y a, c'est qu'il y a des choses dont vous ne voulez pas parler. Il y a des époques sur lesquelles vous préférez faire le mur ? ou des sujets... ? Morand s'en tire alors avec une pirouette : Je ne crois pas ; au contraire. Mais ce sont des choses où il faudrait avoir beaucoup de temps. Ne serait-ce que, par exemple, la politique, ça a toujours joué de biais dans ma vie, et cela a fait une confusion d'en parler avec la littérature. D'autant plus, je crois que la politique rend caduque la plupart des œuvres des écrivains, et c'est une espèce de vérole pour les écrivains ; il faut éviter cela à tout prix. » Morand ne prolongera pas sur ce sujet. Jean-José Marchand, Pierre-André Boutang, *Paul Morand, Archives du XXème siècle*, 4^e et dernière partie, Archives INA n° de notice : VDD13030683.

²⁹ Paul Morand, *Journal de Guerre, op. cit.*, tome 1, p.698.

³⁰ *Ibid.*, p.933-934.

³¹ Archives personnelles. Entretien filmé avec Jean-Paul Caracalla accordé à l'auteur, le mercredi 24 février 2016.

vie à travers sa volumineuse *Correspondance*³². C'est Rousseau, secrétaire de l'ambassadeur de France, dans la République de Venise, qui donnera, à propos de la Sérénissime, parmi les pages les plus pittoresques et les plus drôles des *Confessions*³³. C'est Joachim du Bellay, administrateur à Rome de la maison de son petit-cousin, le cardinal Jean du Bellay, rédigeant divers recueils poétiques, dits « romains », dont le plus fameux est bien sûr, *Les Regrets*³⁴.

Par bien des aspects, *Les Regrets* offrent une grille de lecture pertinente pour aborder le *Journal de guerre*. En effet, Du Bellay n'écrit-il pas dans son poème dédicatoire à M. d'Avanson, ambassadeur de France auprès du Saint-Siège, dans *Les Regrets*: v.5 « J'étais à Rome au milieu de la guerre »³⁵, et dans le sonnet I des *Regrets*, définissant son esthétique, n'écrit-il pas encore que son recueil, qui va principalement évoquer ce qu'il voit à Rome, n'est constitué que de « papiers journaux ou bien de commentaires » [des] « accidents divers », « de ce lieux »³⁶. Marc Bizer, professeur de littérature à l'université d'Austin-Texas, donne, dans son ouvrage, *Les lettres romaines de Du Bellay : les Regrets et la tradition épistolaire*, l'explication suivante concernant l'expression « papiers journaux » : « "Papiers journalux " a un sens administratif, et évoque les registres journaliers, c'est-à-dire surtout les notes, les observations d'un secrétaire³⁷. »

Vichy : un anti-portrait de ville

Chaque fois que Morand a produit un portrait de ville, son écriture était désynchronisée de sa situation de fonctionnaire en activité ; il n'a jamais officié à New York, n'était plus à Londres, et pas encore à Bucarest lorsqu'il en fit les « portraits ». Morand, avec le *Journal de guerre*, réunit, pour la première fois synchroniquement, les trois dimensions précédemment évoquées : celle de l'écrivain, exerçant une fonction administrative, astreint dans la ville qu'il évoque plus au moins au jour le jour.

Lorsque Morand prend des notes pour le *Journal d'un attaché d'ambassade*, entre 1916 et 1917, il est rentré à Paris. Certes, il offre une image extrêmement intéressante de la capitale, mais il « joue à domicile », n'est pas confronté au « différent », à l'« étranger ». D'autre part, ce texte, publié quelques trente ans plus tard, a fait partiellement l'objet d'une réécriture ; le texte qu'on peut lire aujourd'hui n'est pas tout à fait le texte brut de 1916-1917. L'évocation de Vichy dans le *Journal de guerre* s'écrit au présent d'énonciation, sans retouche.

À l'inverse du portrait de ville qui se veut tourné vers le public, par un auteur qui souhaite porter à sa connaissance des choses qu'il estime intéressantes sur une cité, le *Journal de guerre* s'inscrit davantage dans le champ du biographique, et il est davantage centré sur le « moi » : ce que Morand pense, a vu, entendu, fait, pour mémoire.

Mais au fait qu'est-ce que le « portrait de ville »? Morand a, d'une manière générale, peu défini, théorisé sa pratique littéraire. Ce disant, dans ce sous-genre, la ville relève d'abord

³² Henri Beyle *alias* Stendhal a été consul de France, sous le règne de Louis-Philippe, pour l'ensemble des États pontificaux, entre 1831 et 1842.

³³ Jean-Jacques Rousseau sera secrétaire particulier de M. de Montaigu, ambassadeur de France dans la Sérénissime république de Venise, de septembre 1743 à août 1744. Cette expérience est rapportée dans le livre VII des *Confessions*.

³⁴ Joachim du Bellay accompagne son petit-cousin, le cardinal Jean du Bellay, pour être administrateur de sa maison, et son secrétaire particulier, à Rome, entre 1553 et 1557, où ce dernier, en plus de ses fonctions ecclésiastiques, joue le rôle de représentant du roi de France auprès de la cour pontificale, dans le contexte des guerres d'Italie. Du Bellay est témoin de toute l'activité diplomatique française, comme en témoigne la dédicace des *Regrets*, « À M. d'Avanson », ambassadeur de France à Rome. C'est en grande partie à Rome qu'il rédige ses trois recueils dits « romains » : *Les Regrets*, *Les Antiquités de Rome* et *Le Songe*.

³⁵ Joachim du Bellay, *Les Regrets*, 1558, Édition de François Roudaut, Le Livre de poche, 2002, p.53.

³⁶ *Ibid.*, p.57.

³⁷ M. Bizer, *Les Lettres romaines de Du Bellay. Les Regrets et la tradition épistolaire*, Les Presses de l'Université de Montréal, 2001, p.67.

d'une affinité élective : Morand a un rapport affectif, personnel avec les villes qu'il portraiture. Pour cerner la ville élue, l'auteur procède à une véritable immersion dans tout ce qui la constitue : histoire, géographie, économie, architecture, manifestations culturelles de toute nature, sociologie. Il cherche à mettre en avant son caractère unique. La ville est décrite sur un temps long, et non dans un moment de crise, ce qui distingue cette approche d'un reportage. À Pierre-André Boutang qui l'interroge sur ce genre, Morand précise :

« Je n'ai jamais voulu écrire sur le moment comme on écrit pour un article de journal, parce je crois que le recul est absolument nécessaire. [...] Ensuite quelques années de réflexion avant de donner des instantanés. Il faut que ça ait l'air d'être des instantanés et que ça n'en soit pas³⁸. »

Comme le remarque Young-Sook Kim :

« [les portraits de ville] s'éloignent du modèle traditionnel du récit de voyage qui se constitue selon l'ordre chronologique depuis le départ jusqu'au retour, qui reproduit le voyage selon la logique du déplacement dans l'espace et de l'écoulement dans le temps. Élaboré à partir de notes prises sur place et rédigé rétrospectivement au retour, le portrait de ville exclu de son champ les formes d'écriture immédiate du journal ou du carnet de voyage³⁹. »

Morand propose enfin cet autre trait définitoire dans *Bucarest* :

« Pour qui veut faire le portrait d'une ville dans ce qu'elle a de permanent, ne vaut-il pas mieux fuir comme la peste ces valeurs éphémères de la politique qui ennuient le lecteur d'aujourd'hui et feront rire le lecteur de demain⁴⁰? »

Enfin, un texte, surtout quand il a une dimension autobiographique, vaut autant par ce qu'il dit que par ce qu'il ne dit pas. Dans le *Journal de Guerre*, Morand n'offre aucune description de Vichy : il n'évoque jamais ni l'histoire de la ville, — ne serait-ce que l'histoire de la création de la station thermale sous Napoléon III — ni son architecture, — Vichy est objectivement une très belle ville, aujourd'hui classée au patrimoine mondial de l'Unesco, avec des éléments architecturaux tout à fait remarquables, comme l'opéra, véritable joyau Art nouveau, son impressionnant parc hôtelier, le Hall des sources, ou la villa vénitienne sur le modèle du palais des doges —, ni les raisons de l'installation du gouvernement de l'État français dans cette ville de l'Allier. Il n'est jamais fait mention non plus de relations significatives, pas même d'une conversation, avec des Vichyssois. Les Vichyssois, pour le peu qu'ils sont évoqués dans l'ouvrage, sont des personnages flous, de fond de décor, formant public aux apparitions du Maréchal Pétain. La ville, au sens du cadre urbain, ne fait l'objet que de rares mentions, le plus souvent péjoratives : « Vichy a toute la stupidité d'une petite ville et l'agitation à vide d'une capitale⁴¹. »

Les grandes espérances... entre mépris, déchéance, renaissance et ambitions

Il faut dire que Vichy, en 1940, occupe plus Morand sur le plan de sa carrière administrative que comme objet littéraire. L'installation de Morand à Vichy relève de l'imprévisible, voire de l'improbable, pour plusieurs raisons. Au début de l'Occupation, l'installation du gouvernement à Vichy relève elle-même d'un concours de circonstances; plusieurs autres villes sont envisagées, et il est plusieurs fois question d'un retour à Paris, ou à Versailles. « Vichy », entendu comme la métonymie de l'État français, dénomination exacte du régime, n'était donc pas certain(e) de rester à Vichy.

³⁸ Jean-José Marchand, Pierre-André Boutang, *Archives du XXe siècle*, 1971. Rediffusions en 1976, 1993. Archives I.N.A : VDD13030682, 3e partie, TC.03.16-03.41.

³⁹ Young-Sook Kim, « La Poétique des portraits de ville » in Paul Morand, *singulier et pluriel, Travaux et recherches*, UL3, 2007, p.65-66.

⁴⁰ Paul Morand, *Bucarest*, in *Voyages*, édition établie et présentée par Bernard Raffali, Paris, Laffont, coll. Bouquins, 2001.

⁴¹ Paul Morand, *Journal de Guerre*, *op. cit.*, tome 1, p.411.

Il convient d'observer ici que si la conduite de Paul Morand, pendant la guerre, ne fut sûrement pas héroïque, et ses choix politiques sûrement pas pertinents, et même calamiteux, tout cela a alimenté beaucoup de rumeurs invérifiables, voire malveillantes et fausses le concernant. Parmi ces assertions douteuses, l'une des plus sensibles touche aux raisons de son départ de Londres, en 1940, auquel certains commentateurs ont donné l'allure d'une fuite, le plus souvent motivée par la peur. Observons qu'il n'apparaît rien de cela dans le *Journal de guerre*. Selon toute vraisemblance, Morand, lorsqu'il quitte Londres, en juillet 1940, pour venir chercher des instructions à Vichy, s'attend, au contraire, à retourner dans la capitale anglaise, comme en atteste un article de *l'Evening standard* :

« [...] Du fait du départ de l'ambassade et des Missions françaises, les intérêts français en Angleterre vont être confiés à M. Paul Morand. Il part demain pour la France, avec sa femme, mais il sera de retour dans quelques semaines pour prendre ses fonctions d'« agent liquidateur des missions françaises », avec un statut diplomatique⁴². »

et comme en atteste également un extrait du *Journal de Guerre*, en date du 19 août 1940 :

« [...] "J'ai proposé hier de retourner à Londres, à G[uérard] qui m'avait paru frappé de mes arguments et devait m'arranger une entrevue avec Baudouin. Pas de nouvelles. Si on ne me renvoie pas, que veut-on faire de moi ? Je ne puis rester dans une chambre à Vichy sans rien faire⁴³." »

Bien que Vichy, en 1940, soit une ville à la fréquentation internationale, et aux équipements techniques parmi les meilleurs de France, en matière de communication, Morand est frappé dès son arrivée, en août 1940, par la désorganisation, l'aspect « bricolé », et l'incongruité de l'installation du gouvernement et de l'administration française dans la ville d'eau :

« Atmosphère surnaturelle d'intrigues, de coups défendus, de tricherie, de légèretés, d'hésitations, de tête-à-queue dans tous ces bureaux balnéaires Vichy-État. Les dossiers dans le bidet, les officiers avec uniformes défraîchis attendant des places. L'étage Laval au Parc, les quémandeurs en rang dans le couloir. Le rôle de l'huissier accru, à cause de la charge. Mélange de gardes mobiles et de grooms car l'hôtel est moitié réquisitionné et moitié payant⁴⁴. »

À la différence de toutes les villes dont il a fait le portrait, Vichy n'est pas une ville d'élection, de prédilection pour Morand. Cette citation permet aussi d'observer que la ville est découverte (ou redécouverte) à un moment de crise ; une crise qui concerne avant tout le fonctionnaire.

À la différence également des villes où Morand a exercé des fonctions diplomatiques, et les villes qu'il évoque le plus souvent dans son œuvre : capitales, villes internationales - exception faite de Saumur, dans *Milady*⁴⁵ - Vichy est une ville de province, et Morand n'évoque que très rarement la province, ou même la banlieue française, dans sa littérature. Vichy est pourtant aussi la ville de Valéry Larbaud, ami et inspirateur de Paul Morand, dont la famille a possédé la source de Vichy Saint-Yorre. À ce titre, la cité n'est peut-être pas inconnue à Morand, comme peut le laisser penser une lettre de Morand à Chardonne :

« [...] j'avais été voir Larbaud en 20, dès mon retour d'Espagne, l'ayant manqué à Alicante [...] Je n'avais jamais vu, comme vous, la province, jamais ; imaginez-vous cela ? [...] Si la province c'était ça, si c'était Giraudoux, c'était Larbaud, quelle réserve de grâce et de force, et comme Paris, cette ville d'arrivée, était commune à côté, et vulgaire tout ce qui épatait et mon adolescence⁴⁶. »

⁴² Cet article a été inséré (par Paul Morand ?) dans le *Journal de Guerre*, en date du 21 juillet 1940. Il est reproduit à l'annexe 4 du volume, p.951-952.

⁴³ *Ibid.*, p.292.

⁴⁴ *Ibid.*, p.292.

⁴⁵ « *Milady* » in *Les Extravagants*, Paris, Gallimard, 1936.

⁴⁶ *Correspondance Paul Morand-Jacques Chardonne*, t.1, 1949-1960, édition établie et annotée par Philippe Delpuech, préface de Michel Déon, N.R.F., 2013, p.171.

Morand n'est pas plus explicite sur la province dans laquelle il a rendu visite à Larbaud, mais il est vraisemblable qu'il s'agisse de Vichy. Dans cette déclaration, on peut soupçonner Morand de forcer le trait de son éloge de la province, pour complaire au Charentais, étiqueté « écrivain de la province », qu'était Jacques Chardonne. En dépit de cette déclaration, et même si le ressenti de Morand à l'égard de la ville s'ajuste aux fluctuations de sa propre situation, entre 1940 et 1943, d'une manière générale, Morand n'aime pas Vichy.

On peut distinguer deux « séquences Vichy », dans le *Journal de Guerre* : une première séquence, qui va du 17 août 1940 au 26 octobre 1940 (p.287-301), soit un peu plus de deux mois, en quatorze pages : cette séquence est marquée par le retour en France, l'absence de fonction, et la très rapide disgrâce de Paul Morand, mis à la retraite d'office. La seconde séquence, qui s'ouvre le 25 avril 1942, p.348, et va jusqu'au 21 août 1943, p.937, marque quant à elle, le retour plein d'espérances de Morand à Vichy, espérances elles-mêmes liées au retour de Laval à la tête du gouvernement, le 18 avril 1942.

Dans la première séquence, les observations sur Vichy semblent suivre l'évolution de la situation personnelle de Paul Morand, et sont toutes dépréciatives; on n'est pas loin du « paysage-état d'âme ». On relève ainsi, en date du 17 août 1940 : « Dimanche sinistre de Vichy⁴⁷. » (Morand commet une erreur ; il s'agit en fait du dimanche 18 août) ; c'est la toute première ligne de Paul Morand à Vichy, dans le *Journal de Guerre*, et on remarquera à quel point le choix de la préposition « de » fait peser linguistiquement la responsabilité de la morosité sur la cité elle-même, comme quelque chose qui lui serait inhérent. Il faut dire que Morand subodore que les choses sont en train de tourner vinaigre pour lui puisqu'à cette même date, il consigne : « Quelqu'un me dit que mon rapport a circulé aux Affaires étrangères⁴⁸. » Il écrit encore, p.289 : « Dans ce nid à potins qu'est Vichy le bruit a couru que les Allemands me refuseraient mon visa de retour. » Enfin, p.298 du *Journal*, dans la dernière lettre, adressée à son épouse Hélène, datée du 26 octobre 1940, soit deux mois après la disgrâce, de ce que nous appelons la « première séquence », Paul Morand est de retour à Vichy, et la présentation de la ville, qui est surtout un ressenti, est identique à la première impression, les mots sont les mêmes : « Je suis arrivé dans cette ville sinistre juste pour ton coup de téléphone. »

Dans la lettre que Paul Morand adresse à son épouse, le 4 mai 1942, pour l'informer de sa réintégration, Vichy offre soudain un visage beaucoup plus aimable pour lui : « *Dear Owl*, suis installé au cabinet, chargé de mission, très passionnant. Je viendrai dès que j'aurais 24 heures. [...] J'ai une très belle chambre à deux lits au Majestic, quand tu viendras⁴⁹. » La lettre de réponse d'Hélène Morand est très instructive, elle aussi ; elle ne partage absolument pas l'enthousiasme de son mari, et évoque Vichy dans des termes identiques à « Vichy, première séquence », puisqu'elle décrit l'endroit comme « un trou sinistre⁵⁰ ». Puis, lorsque Morand prend pied dans la ville siège de l'État français, un mois et demi plus tard, celle-ci lui semble plus plaisante, et non sans avantages :

« Curieuse vie, une jambe à Paris, une autre à Vichy, comme dit maman. L'Allier, la campagne proche, le bon air, l'eau thermale, la mécanothérapie, le pédalo font l'été supportable, malgré des chaleurs tonkinoises. En tout cas, c'est mieux que Lyon⁵¹. »

⁴⁷ Paul Morand, *Journal de Guerre*, op. cit., tome 1, p.287.

⁴⁸ *Ibid.*, p.288.

⁴⁹ *Ibid.*, p.353.

⁵⁰ *Ibid.*, p.990.

⁵¹ *Ibid.*, p.408-409.

Observons, à travers cette citation, que Morand, fidèle au comportement jouisseur qu'il aura tout au long de sa vie, quelles que soient les circonstances, est toujours très sensible aux conditions matérielles qui forment son cadre de vie.

Ce disant, le choix de Vichy — comme celui de Rome pour Joachim du Bellay accompagnant son petit-cousin — est aussi alimenté par les ambitions du diplomate un peu en retard dans son évolution de carrière : « Déjeuné hier aux environs de Vichy dans l'ancienne villa Darlan. Je prends le Président dans son bureau. Je lui rappelle sa promesse de me donner la première classe. Il le note.⁵² » De fait, par sa réintégration dans la haute fonction publique et son séjour à Vichy, la carrière diplomatique de Morand a plus progressé en un an et trois mois, que pendant la quinzaine d'années de services actifs qu'il comptabilisait au tout début de la Seconde Guerre mondiale. Cependant, l'ennui lancinant que lui inspire la ville l'amène, très momentanément, à d'étonnantes confidences :

« Comme Vichy est terne et s'ennuie à côté des autres. On a l'impression que Giraud, Gaulle, Churchill, Roos[evelt] s'amuse énormément, tous aiment la bagarre et connaissent les plus belles heures de leur vie. Que c'est plus amusant pour un jeune Français d'aller de ce côté ⁵³. »

Le choix éditorial et chronologique de clore ce premier tome du *Journal de Guerre* par le départ de Morand pour Bucarest, en tant que ministre plénipotentiaire de première classe, auprès du roi Michel 1^{er} de Roumanie, en août 1943, a quelque chose de particulièrement romanesque et morandien. D'une certaine manière, par le *Journal de Guerre*, Morand s'inscrit dans cette tradition littéraire de l'écrivain-diplomate astreint dans une ville non choisie, non aimée, et dont la vie dans ce poste va alimenter tout ou partie d'une œuvre. Ce disant, dans le cas de Morand, la mise en doute de la littérarité même du texte peut interroger sur la validité d'une telle inscription, n'était peut-être sa dimension satirique.

III. Une évocation de la ville dans la grande tradition satirique

La gravité de ce qui s'est passé en France, sous le régime de Vichy, le tragique dont ce régime fut la cause, peut amener à s'interroger sur l'évocation du satirique à son endroit, sachant que ce registre contient nécessairement une part de rire. Ce disant, il s'agit de proposer une étude de la manière dont un auteur a restitué littérairement ce dont il a été témoin. De fait, Morand, tout en étant haut fonctionnaire, au cœur du régime de Vichy, et à Vichy même, porte très souvent un regard satirique sur les mœurs de la ville, au temps où elle est siège de l'État français, sur presque tous ses acteurs ; c'est de cela dont nous voulons rendre compte.

L'ère du soupçon : le *Journal de Guerre* est-il une œuvre littéraire ?

Classer le *Journal de guerre* dans la tradition satirique, c'est le faire ressortir immédiatement à quelque chose d'éminemment littéraire. Pourtant, à la première lecture, on peut mettre en doute cette littérarité. Les Éditions Gallimard n'ont-elles pas fait le choix de confier la responsabilité éditoriale du volume à l'historienne Bénédicte Vergez-Chaignon ? Celle-ci ne manque d'ailleurs pas d'observer dans son introduction : « Le journal n'est pas non plus une œuvre littéraire [...] Le texte n'a pas été retravaillé, ce dont témoignent quelques répétitions ou constructions grammaticales bancales⁵⁴. » Vincent Giroud, professeur de littérature française, spécialiste de Morand, lui emboîte le pas, qui déclare dans un article au blog *Contreligne* : « Il s'agit clairement d'un journal politique et non pas d'un journal littéraire⁵⁵. » Et Morand lui-même d'observer :

⁵² *Ibid.*, p.882.

⁵³ *Ibid.*, p.717.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 16.

⁵⁵ Vincent Giroud, « Morand et la Collaboration », Blog, *Contreligne*, 7 novembre 2021.

« Je me rends compte que les notes que je prends au jour le jour n'ont aucune valeur humaine, littéraire. Ni vues historiques, ni portraits, ni atmosphères ou paysages. Faute de temps et par paresse, je donne ici le minimum. Le retravailler un jour ? Rien n'est plus ennuyeux que l'apprêt des *mémoires*⁵⁶. »

Comment comprendre dès lors que le lecteur ait immédiatement l'impression d'être plongé au cœur de ce qui fut la ville siège de l'État français, alors que c'est un fait, l'auteur n'a pas recours à la poétique du portrait de ville ? Comme pour la Rome de du Bellay, dans *Les Regrets*, la matière humaine prend le pas sur la matière urbaine ; dans le *Journal de guerre*, le Vichy de Morand sera principalement le Vichy des collaborateurs, et, bien que Morand s'en défende, c'est bien sa maestria littéraire qui donne souvent vie à l'ensemble, en particulier, et paradoxalement, par le regard acéré, le regard satirique qu'il porte sur la comédie humaine qui se joue dans la ville d'eaux. Précisons que le ton satirique ne prédomine pas mais qu'il est comme un assaisonnement ponctuel.

Étymologiquement, le mot « satire » vient du latin *satura* ou *satira*, c'est-à-dire « macédoine », « mélange », et renvoie originellement à la macédoine de légumes. Du domaine alimentaire à la littérature, reste l'idée de mélange. Dans la littérature latine, la satire est une forme poétique en vers, vraisemblablement inventée par le poète latin Lucilius, au II^e siècle av. J.-C. Elle est également illustrée par des auteurs comme Horace, Perse, Martial ou Juvénal. Cette forme poétique mélange les formes, les genres, les tons, les mètres, et a comme point nodal, la critique des mœurs. Comme le précise Pascal Debailly : « Dans son sens général, [la satire] exprime toute forme d'expression qui utilise les moyens du comique et de l'indignation pour dénigrer une personne, une institution ou un phénomène.⁵⁷ » Comme pour d'autres genres issus de l'Antiquité, il ne perdure aujourd'hui que le registre satirique, qui peut se greffer sur n'importe quelle forme littéraire.

Le recours au ton satirique chez Morand n'est pas une découverte, et l'on pourra se reporter à l'article de Nicolas Di Méo : « Fascination et contestation : les ambiguïtés du discours satirique chez Paul Morand pendant l'entre-deux-guerres⁵⁸ » Ainsi, assez paradoxalement pour un auteur auquel sont accolées les étiquettes de « pétainiste » ou de « collaborateur », la pâte humaine de la collaboration, sous sa plume, n'est pas épargnée par sa verve satirique.

Observons simplement que de la double casquette portée par Morand, celle de l'écrivain avec sa vision littéraire des choses, dans la plus grande virtualité de cette expression, l'a toujours emporté sur celle du diplomate. Ainsi, l'approche satirique avec laquelle certains événements sont rapportés, ou certains portraits sont exécutés, relève beaucoup plus d'un réflexe que d'un projet littéraire ou politique réfléchi. Ce disant, ce n'est pas un pur effet de style ; c'est significatif.

Comment s'écrit la satire dans le *Journal de Guerre* ?

L'image que Morand renvoie de Vichy dans le *Journal de guerre* remplit assez largement le cahier des charges d'une satire. La satire s'exprime d'abord par une posture distanciée de la part du diariste ; celui-ci ne fait vraiment corps avec rien, il affecte toujours un surpomb ou un détachement malicieux, critique. Pas plus « Vichy », la ville, que « Vichy », l'État ne trouvent grâce aux yeux de Morand. S'il néglige rapidement la ville, il ne perd pas une occasion de dauber le régime politique, ce qui est un comble de la part de quelqu'un qui a tout fait pour reprendre du service au service de l'État français, installé à Vichy.

⁵⁶ Paul Morand, *Journal de Guerre*, op. cit., tome 1, p.447.

⁵⁷ Pascal Debailly, *La Muse indignée*, Classiques Garnier, 2012, p.815.

⁵⁸ *Mauvais genre. La satire littéraire moderne*, textes réunis par Sophie Duval et Jean-Pierre Saïdah, actes du colloque des 16, 17 et 18 mars 2006 Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, *Modernités* n°27, 2008.

Même si aucun élément dans le texte n'apporte la preuve d'un calcul dans l'attitude satirique de Morand par rapport à Vichy, cette attitude aurait pu ultérieurement servir à une forme de relativisme sur sa participation à la politique du régime si besoin avait été.

Dans le texte, le regard satirique s'exprime le plus souvent à travers des fragments descriptifs, plus ou moins longs, qui peuvent avoir les sujets les plus variés, ce que Bénédicte Vergez-Chaignon qualifie de « vignettes », dans son introduction : « Quoiqu'il ait choisi son camp, Morand affecte la position de l'observateur critique, en multipliant de saisissantes vignettes⁵⁹. », et qui soulignent les ridicules, la comédie sociale, les écarts entre les intentions et la réalité, les écarts entre les convenances sociales et la réalité des mœurs, les situations burlesques, dans un contexte grave et tragique.

Morand ne semblant pas être harassé de travail et de responsabilités au sein du cabinet de Pierre Laval, son œil et sa plume acérés ont tout loisir de s'exercer. La satire de Vichy s'organise tripartitement : celle qui vise la ville elle-même ; celle, plus étonnante, qui vise le fonctionnement de l'État français à Vichy ; et celle qui vise les acteurs principaux et périphériques, de cette vie de l'État français à Vichy.

La ville elle-même

Comme nous l'avons déjà fait remarquer, la ville de Vichy est assez peu présente dans « le Vichy de Paul Morand », mais ce qui en est dit n'est jamais très élogieux. La critique de la ville est un topos satirique par excellence. On songera évidemment, une fois de plus, à la Rome des *Regrets* de du Bellay, aux « Embarras de Paris » dans le VI^e livre des *Satires* de Boileau, ou au *Tableau de Paris* de Louis-Sébastien Mercier. Si Morand garde le tour volontiers gnomique de ses prédécesseurs en satire, son propos est plus bref et lapidaire : « Vichy a toute la stupidité d'une petite ville et l'agitation à vide d'une capitale.⁶⁰ »

Scènes de la vie « ordinaire » de l'État français, à Vichy

Tous les fragments relevant de la classification satirique sont en quelque sorte introduits dans le *Journal de Guerre* par cette vignette liminaire et programmatique, correspondant à la première impression que fait à Morand l'installation de l'État français à Vichy, à son arrivée dans la ville thermale, en juillet 1940 :

« Atmosphère surnaturelle d'intrigues, de coups défendus, de tricherie, de légèretés, d'hésitations, de tête-à-queue dans tous ces bureaux balnéaires Vichy-État. Les dossiers dans le bidet, les officiers avec uniformes défraîchis attendant des places. L'étage Laval au Parc, les quémandeurs en rang dans le couloir. Le rôle de l'huissier accru, à cause de la charge. Mélange de gardes mobiles et de grooms car l'hôtel est moitié réquisitionné et moitié payant⁶¹. »

L'Accumulation est, stylistiquement, une des marques récurrentes de la satire : la satire veut créer une impression frappante, veut « charger la mule ». L'ouverture de la description par le substantif d'« atmosphère » témoigne de la volonté du locuteur de restituer l'esprit général d'un lieu, avec surplomb, comme quelqu'un qui a pris la mesure des choses. La charge critique vient d'une sorte de formule oxymorique associant étroitement loisirs, thermalisme, voire thalassothérapie, et affaire de l'État, dans le groupe nominal : « bureaux balnéaires Vichy-État ». On relèvera enfin l'image pour le moins triviale et burlesque : « les dossiers dans le bidet ». D'entrée de jeu, une telle description discrédite le régime politique.

⁵⁹ Paul Morand, *Journal de Guerre, op. cit.*, tome 1, p.22.

⁶⁰ *Ibid.*, p.411.

⁶¹ *Ibid.*, p.292.

Vichy, d'une illusion « comique » à la farce tragique

Cette première impression semble déterminer le regard que Morand ne cessera plus de porter sur le fonctionnement quotidien de l'État français à Vichy pour les quatre ans à venir, même s'il ne fait pas de commentaires de même nature sur les décisions politiques qui constituèrent les fautes, et la honte de ce régime devant l'Histoire. Ainsi, la moquerie morandienne peut s'appliquer à des aspects très divers de la vie journalière dans la ville de l'Allier, comme sa théâtralité dérisoire : « Il paraît que la cérémonie de Vichy en mémoire d'Alphonse XIII a été fort belle. Vichy adore les parades militaires et toute occasion lui est bonne⁶². » ; ou son ridicule protocolaire (on retrouve une fois encore l'usage d'une accumulation) :

« Vers neuf heures trente, quand le Président arrive de Châteldon, on entend les motos et les voitures de l'escorte, les factionnaires vêtus de l'étrange style Vichy, casque d'hoplite, veste de cuir fauve, pantalon de cheval, guêtres d'aviateur, gants blancs à crispin de la Garde républicaine, se mettant au garde à vous et je vois par enfilade, aux balcons du premier tous mes anciens collègues du Quai, les uns en pyjama, les autres en bretelles, se mettre aux fenêtres : Roachat, Brécy [sic6], Chauvel, etc., par ordre hiérarchique⁶³. »

L'expression : « l'étrange style de Vichy » est éloquente ...

Morand ne cache pas non plus le manque criant de moyens d'un régime en pays occupé, qui prétend mener une « révolution nationale », comme en témoigne cette accumulation digne du comique de l'Absurde, sous le signe du manque, par l'usage répétitif de la préposition « sans » : « Ville pleine de fonctionnaires sans bureaux, d'hommes d'État sans État, d'aviateurs sans avions, de généraux sans armée, d'amiraux sans bateaux, de sédentaires sans maisons, de voyageurs sans visa, de journalistes sans informations. Depuis deux ans⁶⁴ ! »

La farce vire bientôt au tragique, avec le débarquement des Alliés en Afrique du nord, en novembre 1942. La remarque de Morand, en réaction à cet événement, témoigne du fait qu'il est parfaitement lucide sur le tournant historique qu'il représente, six mois après son entrée en fonction : « La fiction de Vichy me paraît réduite à la minceur d'un papier à cigarette⁶⁵. » Reflet d'un régime qui a entamé son chant du cygne. La description de la sinistre cérémonie des vœux au corps diplomatique du 1^{er} janvier 1943, où la faillite se lit dans les rangs clairsemés des diplomates, avec une facétieuse syllepse : « le corps a encore maigri », n'est pas sans rappeler l'atmosphère des pièces de Ionesco, entre *Les Chaises* et *Le Roi se meurt* – initialement intitulé... *La Cérémonie*. Le terne des habits de cérémonie est de mauvais augure, et la comparaison cynégétique et naturaliste servant de pointe à la séquence, permet de retrouver l'espace d'un instant, dans ce journal, la virtuosité littéraire de Morand :

« Arrivé par le train spécial du Président hier. Deux femmes, mesdames Laval et Bichelonne. Quatre ou cinq ministres: Barnaud, Lagardelle, Bichelonne, Cathala... Causé avec Lamirand. Ce matin, Vichy sous la neige, complètement désert. Le Président descend chercher le Maréchal pour la réception du corps diplomatique dans le salon du Parc. Le corps a encore maigri. Quelques uniformes, dont l'ambassadeur d'Espagne en bleu à parements rouges, des ministres en jaquette genre grand mariage, des tons neutres d'attachés militaires, le Suisse couleur crocodile, le Roumain caca d'oie. Discours du Nonce, dans un franco-italien terrible, le tout ne dure pas dix minutes.

On sent planer sur tout cela les mauvaises nouvelles de Russie, la peur, l'inquiétude. Ce sera certainement le dernier premier de l'an à Vichy. Les broderies d'or ont disparu, on dirait un gibier prudent qui rentre dans la futaie, par la plus darwinienne évolution⁶⁶. »

Vichy burlesque

⁶² *Ibid.*, p.305.

⁶³ *Ibid.*, p.355.

⁶⁴ *Ibid.*, p.408-409.

⁶⁵ *Ibid.*, p.582-583.

⁶⁶ *Ibid.*, p.665.

L'une des caractéristiques de la satire est la variété de registres avec lesquels elle peut se combiner. De même qu'il existe une satire raffinée ; celle que pratiquent souvent La Bruyère ou Montesquieu, par exemple, de même on peut distinguer une « satire burlesque », c'est-à-dire une satire où la mise en dérision est provoquée par quelque chose de trivial, de bas.

Morand, presque présent au jour le jour à Vichy, entre avril 1942 et juillet 1943, ne manque pas de rapporter quelques anecdotes burlesques apprises ou observées dans la vie quotidienne de la ville siège de l'État français. Ces anecdotes contribuent à discréditer, tourner en dérision le régime qui s'y est installé ; d'ailleurs pourquoi Morand rappelle-t-il toujours « à Vichy », ou « de Vichy », si ce n'est pour provoquer un renvoi métonymique vers le régime politique ? Comme le précise Claudine Nédelec : « le burlesque a très souvent une composante satirique⁶⁷. » On appréciera cette anecdote qui semble sortie d'une farce médiévale ou du *Roman comique* de Scarron, et qui illustre bien l'irruption du burlesque : « Un journaliste de Vichy se fait payer ses échos en nature. Mais le magnifique gigot n'arrivait pas à cuire. Gigot de chien.⁶⁸ » Comme l'explique Claudine Nédelec : « [...] burlesque vient d'une racine présente dans tout l'espace roman, *burla /bourle* (avec la variante *bourde*), qui signifie mystification, bon tour joué à quelqu'un, souvent grâce à un travestissement.⁶⁹ »

Ou cette autre :

« D'Avarna, commandant des armées italiennes en France, s'installe à Vichy. Il cherche logement. L'officier d'ordonnance de Delmotte lui fait voir une gentille villa. L'Italien s'étonne du nombre des bidets et de la fresque libidineuse des murs ; l'officier, pressé de questions, avoue que c'était aux temps de la splendeur de Vichy, une maison de passe. « *Un bordello per il representante di Italia !* », crie indigné le général italien⁷⁰. »

Cette anecdote est intéressante à plusieurs titres, concernant l'image que Morand renvoie de Vichy, en tant que ville, et en tant que métonymie de l'État français. D'une part, elle donne une image burlesque de la ville, qui semble marquée par le motif répétitif du « bidet » (ici au pluriel ; voir note 59), et dont la « splendeur » passée est illustrée par une maison de passe particulièrement « ornée ».

D'autre part, il y a le motif de la duperie découverte, avec réplique en italien digne d'un opéra-bouffe. Enfin, pour Morand qui a commencé sa carrière au service du protocole au Quai d'Orsay, en 1912, elle témoigne des expédients déplorables auxquels est réduit le régime, qui ne trouve pas mieux pour loger le général commandant les armées italiennes en France qu'une maison de passe.

Vichy, hôtels du libre échange

Même si Morand se plaint de « [...] ce nid à potins qu'est Vichy [...] »⁷¹, il n'hésite pas à les consigner, et à présenter la vie d'un certain nombre de personnalités assez affranchie de la rigueur morale prônée par le régime : « Petits potins de sous-préfecture. Les lundis de Mme Barthélemy. Les liaisons discrètes du Majestic (sœur de Mme de R. qu'on voit avec les siens tout le jour, mais la nuit ?). Quand pas discrète, la police expulse⁷². » ou cette autre notation :

⁶⁷ Claudine Nédelec, *Le Roman comique*, « Le burlesque essai de définition », Atlande, 2018, p.53.

⁶⁸ Paul Morand, *Journal de Guerre*, *op. cit.*, tome 1, p.779.

⁶⁹ Claudine Nédelec, *Le Roman comique*, « Le burlesque essai de définition », Atlande, 2018, p.46.

⁷⁰ Paul Morand, *Journal de Guerre*, *op. cit.*, tome 1, p.667.

⁷¹ *Ibid.*, p.289.

⁷² *Ibid.*, p.350.

« J'ai été hier chercher, pour l'emmenner dîner, Mme Z., maîtresse de D. qui habite à Vichy une petite chambre meublée, dans un garni. À l'étage du dessus se trouve une Mme Ramirez, que Lequerica vient visiter en secret tous les avant-dîners. À Vichy, les amours sont fort discrètes⁷³. »

Les « acteurs principaux »

La satire prend une saveur particulière lorsqu'elle s'exprime à travers un portrait. À ce titre, le *Journal de guerre* offre un registre à l'onomastique impressionnante : l'index du volume répertorie quelques 1500 noms. Nous avons choisi de n'illustrer ce thème que par les deux principaux acteurs de Vichy ; d'une part, parce que Vichy, entendu au sens du régime politique français en temps d'occupation, s'incarne principalement, pour l'Histoire, dans les personnages du maréchal Pétain, et de Pierre Laval. Ce disant, peu de personnes échappent aux fourches caudines de Morand. D'autre part, parce qu'il nous semble que la satire de Morand à l'égard de Laval, comme de Pétain est révélatrice des rapports très différents qu'il a pu avoir avec chacun d'eux, et éclairer ainsi sa propre situation.

Enfin, ce terme unitaire de « Vichy » masque à quel point, comme dans une tragédie de palais, un seul lieu peut abriter deux clans – au minimum – celui de Pétain, et celui de Laval. Parmi ces deux clans, Morand a clairement choisi son camp ; c'est celui de Laval. Morand n'est ni fasciste, ni pétainiste, ni même lavalien ; Morand n'est pas assez idéologue pour cela, et le corpus idéologique de Pierre Laval est quelque chose d'assez flottant, voire flou. En 1940, il entre une forme de « légitimisme » dans le choix d'adhésion de Morand à Vichy ; Vichy, c'est le connu et le reconnu. Après, la disgrâce, c'est-à-dire la mise à la retraite, il entrera une forme d'opportunisme dans le retour de 1942. Morand est par ailleurs pacifiste, et sans être ni vraiment germanophile, ni séduit par le fascisme hitlérien, il pense que les jeux sont faits ; l'Europe sera allemande. Son antisémitisme « culturel », qui date de bien avant la rencontre avec son épouse, comme on l'invoque trop souvent, le rend aveugle, peu sensible à la tragédie inouïe qui est en train de se dérouler. Enfin, l'indéfectible soutien de Morand à Pierre Laval (dont il témoignera jusqu'à la fin de sa vie), au-delà de toute rationalité, le désigne comme « lavalophile ». On est beaucoup plus dans le domaine subjectif de l'affect que dans l'idéologie.

Pierre Laval

L'une des plus grandes révélations du *Journal de guerre*, c'est, comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire, l'omniprésence de son auteur à Vichy, entre avril 1942 et juillet 1943. Cette omniprésence se manifeste surtout par une proximité quotidienne avec Pierre Laval, l'homme du retour en grâce de Morand. Ce retour en grâce doit aussi quelque chose à l'entremise de Josée de Chambrun, fille unique et adorée de Laval, amie intime de Morand, jusqu'à la fin de sa vie.

Pourtant, quels étranges rapports entre ces deux hommes ! D'abord « sur le papier », peu de choses les rapprochent : pour être synthétique, ils ne viennent pas du même horizon, et n'ont presque aucun goût en commun. Cependant, Laval, en ayant Morand près de lui, réussit la prise de guerre que n'a pas réussi de Gaulle, à Londres : celle d'avoir cet écrivain jouissant à ce moment-là d'une certaine notoriété auprès du public, et une plume de premier ordre à son service. Si le *Journal* montre un Morand familier de la « popote du Président », formule récurrente dans le *Journal* (plus d'une quarantaine d'occurrences), désignant les déjeuners pris dans la salle à manger privée de Laval, à l'Hôtel Majestic, l'auteur-fonctionnaire le désigne le plus souvent par le titre de « Président », et ne témoigne jamais de rapports très familiers ou amicaux avec lui. Laval, pour le peu qu'on puisse en juger, ne fait pas grand cas des idées de Morand. Morand n'est pour Laval qu'une présence prestigieuse, discrète, à l'écoute de son épanchement verbal, qui se veut performatif. De son côté, Morand apparaît

⁷³ *Ibid.*, p.865.

admiratif, et comme envoûté par le vieux routier de la politique qu'est Laval. Mais le plus troublant est que Morand est en même temps lucide sur le personnage : le peu d'efficacité de sa politique, son illusionnisme politique, le devenir de Vichy, et le devenir de Laval lui-même n'échappent pas à son observation : « Laval sera au pinacle ou fusillé ⁷⁴ ». Alors Morand hypocrite ? Opportuniste ? S'il entre peut-être une part d'opportunisme dans la proximité évoquée, avec « le Président », Morand, dans ses écrits privés, que ce soit la *Correspondance* avec Chardonne, ou le *Journal inutile*, mais aussi à travers les palimpsestes que peuvent représenter *Le Flagellant de Séville* ou *Fouquet ou le Soleil offusqué*, des années plus tard, témoignera toujours d'une fidélité sans faille à la mémoire de Laval, comme en atteste cette lettre à Jacques Chardonne du 16 mars 1966 :

« Je regardais, avant-hier, à la TV un film rétrospectif sur les événements des 30 dernières années ; je voyais défiler toutes les figures que nous avons connues, les gens qui sont venus chez nous, et dont nous avons été amis : Herriot, Flandin, Blum, Laval, etc... Cela défile à toute allure⁷⁵. »

L'explication est, selon nous, à chercher hors champ politique, historique, idéologique ; l'aide d'un psychanalyste serait beaucoup plus éclairante. Nous avançons que Laval représente d'une part une figure de réprouvé, type de figure que Morand apprécie depuis longtemps, et que l'on retrouve plusieurs fois dans sa littérature : « [...] assez satisfait de l'impopularité de mon chef, car le dégoût de tout un pays a une saveur amère que je goûte beaucoup. ⁷⁶ » Surtout, Laval représente un homme qui a confiance en lui, qui, même dans l'erreur, dans l'échec, donne l'impression de savoir où il va, d'être inébranlable, un homme qui a une solidité terrienne, toute forme d'assurance en soi que Morand ne connaîtra jamais ; c'est selon nous avant tout cela que Morand admire chez Laval.

Une vision admirative et respectueuse

Morand consigne de manière récurrente, le plus souvent par brèves notations, des éléments de portrait élogieux sur la mécanique politique huilée qu'est Laval. Dans beaucoup de ces notations, privées, Laval est désigné par un très respectueux : « le Président » : « [...] le Président repart ce soir pour Vichy. ⁷⁷ » ; « Le Président [a] beaucoup de cran, un calme et une maîtrise de soi étonnante. Il va dans son bureau préparer avec Rochat une réponse « très courte » à Roosevelt⁷⁸. » ; « Laval a parlé hier soir aux journalistes, simple, sobre, énergique, très bien, beaucoup d'autorité. ⁷⁹ » ; « Laval comprend ce qu'on lui expose avec une rapidité extraordinaire. Cet homme qui a volontiers l'air endormi et lent est prodigieusement rapide. On ne saurait être trop concis avec lui ⁸⁰. »

Une vision lucide cependant...

Preuve de la sincérité du journal de Morand, celui-ci consigne les décisions politiques les plus reprochables de Laval, et ses formulations ignobles les accompagnant. Si Pierre Laval n'est peut-être pas antisémite, il est du moins absolument indifférent au sort des juifs qu'il ne considère que comme une variable d'ajustement dans ses relations politiques avec l'occupant allemand, ainsi qu'en témoigne cette citation, en date du 13 mai 1942 : « Marion trouve Laval

⁷⁴ *Ibid.*, p.604.

⁷⁵ *Correspondance Paul Morand-Jacques Chardonne*, t.1, 1964-1968, édition établie par Philippe Delpuech et Bertrand Lacarelle, N.R.F., 2021, p.660-661.

⁷⁶ Paul Morand, *Journal de Guerre*, *op. cit.*, tome 1, p.812.

⁷⁷ *Ibid.*, p.348.

⁷⁸ *Ibid.*, p.358.

⁷⁹ *Ibid.*, p.359.

⁸⁰ *Ibid.*, p.364.

tiède en matière antisémite (bien que Laval ait dit devant moi il y a quelques jours : « Il y a trop de Juifs à Vichy, je vais les vider. »)⁸¹»

Mais le grand paradoxe vient du fait que, si Morand ne trouve rien à redire aux décisions politiques, et aux expressions déplorables de Laval, qui n'indisposent pas son propre antisémitisme, si Morand succombe à une évidente fascination pour « le Président », il n'en demeure pas moins lucide sur l'aspect peu attrayant du bonhomme Laval, et les tours de passe-passe, les limites voire les insuffisances de l'homme politique :

« Laval n'est pas « sympathique ». Mais il est curieux, secret, méfiant, courageux, énergique, économe, travailleur. Pas séduisant, mais magnétique. Sensible et bon. Très peu cultivé, ne lisant pas, sans éducation (« Je n'y connais rien en art »). Mais parlant très bien. Sur le papier, l'expression lui manque, il tombe dans le lieu commun⁸². »

Y a-t-il satire de Morand s'agissant de Laval ? Si, d'évidence, Morand ne souhaite rien *dénoncer* chez « le Président », conforme à la description psychologique que fit Proust de lui, dans la dédicace de l'exemplaire de *Du Côté de chez Swann* qu'il lui offrit : « [...] son insolence [est] pour les hommes et son ironie pour tout le monde⁸³. », Morand ne peut s'empêcher de s'amuser de certains traits de son supérieur.

Les mœurs privées

« En amour, Laval fait vite et passe à une autre, dit Bigot. Cela se passe généralement le dimanche après-midi, quand il classe ses papiers et avec des dactylos. (Ce qui se voit au petit ton d'insolence de certaines, devant lui.) Il n'aime pas qu'on le blague là-dessus, ajoute Bigot, mais il ne lui déplaît pas qu'on sache de quoi il retourne⁸⁴. »

Laval, « paysan du Danube »

Il est étonnant de constater, lorsqu'on consulte un livre d'histoire du cycle secondaire, à quel point l'image historique de Pierre Laval s'efface, voire s'annule derrière celle du maréchal Pétain, et comme il est peu présent dans les mémoires, hors des spécialistes, aujourd'hui⁸⁵. Pourtant, aspectuellement, Laval s'était créé une image brouillonne, négligée, fatiguée, avec sa chemise blanche, et sa cravate de même couleur comme signe distinctif, son chapeau mou et sa canne propre à marquer les esprits, sans compter sa responsabilité historique. Morand démystifie la part de composition dans cette apparence : « Je crois que Laval pose au paysan. Un vrai paysan ne dit pas « nous autres paysans... », « la terre... moi ça me connaît », etc. Laval n'est pas fils de paysan, il est fils d'aubergistes. Il sait d'ailleurs beaucoup parce qu'il s'y intéresse, a passé dans plusieurs domaines agricoles, a investi en terre tout ce qu'il a gagné comme avocat. Néanmoins, on a l'impression quand il parle de l'agriculture qu'il en parle « du dehors⁸⁶. »

Madame Laval, matrone de Chateldon

L'épouse dominatrice d'un dirigeant est une image archétypale propre à nourrir une visée satirique, il n'est que de penser à la Mère Ubu de la pièce *Ubu roi* d'Alfred Jarry. L'image

⁸¹ *Ibid.*, p.366.

⁸² *Ibid.*, p.410.

⁸³ Le volume de *Du Côté de chez Swann* (1914), offert par Marcel Proust à Paul Morand, contenant cette dédicace manuscrite, se trouve à l'Institut de France. Paul Morand, par testament, a fait don de sa bibliothèque à cette institution. On peut voir une photo de cette dédicace, et consulter l'intégralité du texte sur le site de la Bibliothèque de l'Institut de France, en cherchant en particulier : « La bibliothèque de Paul Morand ».

⁸⁴ Paul Morand, *Journal de Guerre*, *op. cit.*, tome 1, p.440.

⁸⁵ Renaud Meltz, *Pierre Laval. Un mystère français*, Paris, Perrin, 2018.

⁸⁶ Paul Morand, *Journal de Guerre*, *op. cit.*, tome 1, p.889.

que Morand donne de Madame Laval correspond à cet archétype : « [Bigot⁸⁷] me confirme que c'est Mme Laval la personne redoutée, devant laquelle le Président, Josée et René de Chambrun tremblent. ⁸⁸»

Le portrait de Madame Laval, même s'il nous fait un peu sortir de notre sujet, vaut le détour, occasion pour Morand de réaffirmer son « autorité énorme » :

« Mme Laval est un mélange de voyante, de mystique et de ménagère pratique. « Mon mari est un fils du ciel ; regardez son œil chinois... Vous aussi vous venez de loin. Votre grand-mère a dû fauter... du fond de l'Asie... Vous êtes extrêmement égoïste. Je n'ai jamais vu plus égoïste que vous. Vous aimez les chats ? Moi, je les déteste. Vous êtes un homme qui aime les chats. » On parle boudin. Mme Laval sait qu'il faut passer le sang sans lardons, mais avec des bouts de queue et l'oreille. Et comment il faut faire les pommes qu'on mange avec le boudin : les cuire sans eau, jusqu'à ce qu'elles éclatent, etc. Elle me rappelle un peu Colette, une autorité énorme sur tous les sujets ménagers, de sorte que quand on l'écoute, on a toujours l'air d'un novice, d'un amateur et d'un niais⁸⁹.»

Philippe Pétain⁹⁰

La présentation par Paul Morand de son rapport avec Philippe Pétain est radicalement différente de la présentation de son rapport avec Laval. Alors que Morand a largement escamoté sa proximité avec Laval, il a réécrit, et monté en épingle son rapport avec Philippe Pétain, par calcul, pour des raisons qui sont plus difficilement compréhensibles aujourd'hui ; le *Journal de guerre* est, là encore, d'un apport précieux pour rétablir la réalité des choses.

Pour bien comprendre ce qu'a fait Morand, il convient d'abord de remettre les faits dans leur contexte.

Même si après la Libération, l'image de Pétain est brouillée, que son action en tant que chef de l'État, de 1940 à 1944, a divisé les Français, pour beaucoup d'entre eux, il garde un capital sympathie, et même un capital prestige ; c'est le « vainqueur de Verdun », et c'est l'homme qui a déclaré avoir « fai[t] don de sa personne à la France », pendant l'Occupation. Le mythe Pétain va vraiment commencer à être écorné à partir de la publication de l'ouvrage de Robert Paxton, *La France de Vichy, 1940-1944*, publié en France, en 1973. En 1973, il ne reste que deux ans et demi à vivre à Morand. Avant cela, il a eu beau jeu de s'abriter derrière ce qu'il reste de capital sympathie et de capital prestige à Pétain, pour « ennoblir » ses choix pendant la Seconde Guerre mondiale, fût-ce au prix de la réécriture de son rapport avec lui.

En 1971, dans le documentaire de Jean-José Marchand et Pierre-André Boutang, Morand, revient de manière très partielle et « arrangée » sur les raisons de son « ralliement » à Pétain en 1940 :

Pierre-André Boutang : « Est-ce que le respect que vous aviez pour le maréchal Pétain, depuis la Guerre, depuis 1916-1917 a joué dans votre décision [de rallier le régime de Vichy] ?

Paul Morand : Oui, évidemment, dans cette espèce de grand bouleversement, je ne connaissais plus grand monde. Mes parents avaient été liés avec le capitaine Pétain, en 1895, quand il était capitaine de chasseurs alpins, à Menton, et depuis, j'étais toujours resté non pas en contact, mais enfin je savais ce qu'il représenterait pour moi ; ce qu'il représentait dans le passé, ce qu'il représenterait dans l'avenir⁹¹.»

La déclaration de Morand a pour but de donner une sorte de légitimité à son ralliement au maréchal Pétain par la nature familiale et l'ancienneté du lien avec le militaire. Cette présentation est aussi une manière de mettre en relief la longévité de la carrière de Philippe Pétain au service de la France, puisque Morand fait remonter la rencontre de ses parents avec le militaire au XIXe siècle, presque vingt ans avant la Première Guerre mondiale. Morand

⁸⁷ Hervé Bigot est le secrétaire particulier de Pierre Laval.

⁸⁸ *Ibid.*, p.440.

⁸⁹ *Ibid.*, p.776.

⁹⁰ Bénédicte Vergez-Chaignon, *Pétain*, Paris, Perrin, 2014.

⁹¹ Jean-José Marchand, Pierre-André Boutang, *Archives du XXe siècle*, 1971. Rediffusions en 1976, 1993. Archives I.N.A : CPC76050814, TC :42.31.

donne ainsi l'impression qu'il a grandi dans l'orbe d'un personnage historique ; ce que n'est pas du tout Philippe Pétain, en 1895.

Morand n'en était pas là à son coup d'essai, qui trouva opportun de publier, en 1948, son *Journal d'un attaché d'ambassade*, consignait ses observations de fonctionnaire au Quai d'Orsay, pendant la Première Guerre mondiale, entre 1916 et 1917 : « [...] dans la pensée que son expérience de jeune attaché pendant la Première Guerre éclairerait les raisons de son engagement pour Vichy et pour la collaboration au cours de celle qui venait de s'achever⁹². » explique Michel Collomb dans sa préface à la réédition de l'ouvrage.

Parmi les observations que consigne Morand, vraisemblablement à l'époque, on trouve une véritable « statue du Commandeur » élevée à la gloire du général Pétain, dès le 24 avril 1917 : « 24 avril 1917 : l'offensive est définitivement enrayée. Il n'y en a plus que pour Pétain ; c'est le héros de Verdun, l'homme de Painlevé, l'antiparlementaire, le seul qui ait compris la guerre moderne.⁹³ » Et le 29 avril 1917, Morand consigne à nouveau : « Le général Pétain vient à deux heures voir M. Ribaud. Quelle magnifique figure, on dirait sa propre statue⁹⁴. »

Ces éloges de Pétain sont paradoxalement opportuns pour Morand, au moment où ils sont exprimés. D'une part, ils permettent de faire diversion concernant les liens beaucoup plus forts avec Laval, figure repoussoir à Vichy, et figure de réprouvé après-guerre, comme en atteste son exécution. D'autre part, faire l'éloge de Pétain, comme héros de guerre, c'est, pour Morand, espérer dorer son propre blason de collaborateur : il a servi un « héros ». En 1947, Paul Morand vit en Suisse. La Confédération helvétique est le lieu de son dernier poste de diplomate au service de l'État français. Morand s'est bien gardé d'en partir pour regagner la France, à la Libération ; de fait, il est à ce moment-là dans une situation d'exilé, et de réprouvé lui-même.

En toute logique, on pourrait s'attendre à trouver dans le *Journal de guerre*, l'écho de ce respect et de cette admiration pour Philippe Pétain. Il n'en est rien. Les évocations de Pétain dans le *Journal de guerre* sont souvent tièdes, souvent critiques aussi... jusqu'au satirique. Dès son introduction, Bénédicte Vergez-Chaignon nous prévient :

« Sans doute est-il reconnaissant envers le maréchal Pétain d'avoir obtenu l'armistice et réussi à moindres frais la transition politique. Mais à dire vrai, ses commentaires sont presque inexistantes. Le discours de Pétain le 17 juin, annonçant la demande d'armistice, est simplement mentionné. Ce n'est pas un maréchaliste ardent qui va regagner la France⁹⁵. »

Notons que Pétain, vieille relation de la famille, si l'on en croit Morand, n'a rien fait pour empêcher sa disgrâce, à Vichy, en 1940. Il n'est pour rien non plus dans sa réintégration, en 1942. On peut d'ailleurs se poser la question de ce que peut réellement penser Pétain de Morand, bourgeois parisien et mondain, homme de Lettres, fonctionnaire tenu à l'écart des combats de la Grande Guerre d'ambassades en ministère. Pétain s'opposera même à un projet d'adaptation cinématographique de *Nana* de Zola, en 1942, pour lequel Morand devait écrire scénario et dialogues :

« Gallé, à la sortie de la commission de censure cinéma, me dit qu'il est saisi d'une protestation du ministre de la Famille ému de ce que l'on fasse *Nana*. Il me montre la lettre. D'autre part, la Famille a dû agir près du Maréchal, car Brian, qui représente le Maréchal, me dit que Pétain déconseille le sujet. Je réponds que je m'incline⁹⁶. »

De manière assez ironique, alors qu'il est avéré que le général de Gaulle appréciait Morand en tant qu'écrivain, on ne sait rien de Pétain, lecteur de Morand.

⁹² *Journal d'un attaché d'ambassade*, 1916-1917, *op. cit.*, p.I.

⁹³ *Ibid.*, p.220.

⁹⁴ *Ibid.*, p.225.

⁹⁵ Paul Morand, *Journal de Guerre*, *op. cit.*, tome 1, p.26-27.

⁹⁶ *Ibid.*, p.657.

Pétain, un maréchal difficile d'accès

Au moment de sa réintégration, et donc de son séjour le plus long à Vichy, Morand, bien que travaillant à quelques mètres de Pétain, exprime plusieurs fois la rareté de leurs rencontres : « J'ai demandé au docteur Ménétrel à saluer le Maréchal⁹⁷. ». Morand se plaint justement du rôle de Cerbère joué par le docteur Ménétrel auprès de Pétain : « Melchior de Polignac a dit à Hélène que Ménétrel s'efforçait de m'empêcher de voir le Maréchal. (Je n'ai d'ailleurs nullement cherché à le voir depuis trois mois.) Mais si le fait est exact, je m'arrangerai pour le voir aussitôt.⁹⁸ » Et quand Morand parvient à le voir, leurs rapports semblent peu chaleureux et réduits aux politesses d'usage : « Rencontré le Maréchal qui se promenait avec Bouthillier et Jardel. Quelques mots gentils⁹⁹. »

La guerre des clans

Dès le début de l'État français, Vichy présente deux clans : celui de Pétain (Hôtel du Parc) et celui de Laval (Hôtel Majestic). Pétain et Laval ne s'apprécient pas : « Jardin dit que le cabinet du Maréchal vomit le cabinet Laval, disant que c'est la pagaïe et que nous sommes tous des jean-foutre.¹⁰⁰ » Dans cette guerre des clans, Morand soutient clairement Laval, et peut persifler à l'occasion sur le cabinet rival :

« Le cabinet du Maréchal s'occupe. Il a envoyé aux peintres une circulaire (que Legueult m'a montrée) leur demandant de composer les armes de l'État français, « unissant les armes traditionnelles aux symboles nouveaux... Ces armes traditionnelles, en dehors même de toute idée de monarchie, sont l'azur et l'or, les fleurs de lys, symbole de paix, etc¹⁰¹. »

Rappelons qu'à son retour, en 1942, imposé à Pétain par les Allemands, Laval voit ses pouvoirs étendus par rapport à 1940 : de vice-président du conseil, en juillet 1940 (c'est Pétain, à ce moment, qui cumule les attributions de chef de l'État et de chef du Gouvernement), Laval devient pleinement chef du Gouvernement, en avril 1942. Morand donne donc ici l'image d'un cabinet Pétain évidé de son rôle politique, et se rabattant sur d'accessoires préoccupations héraldiques pour passer le temps.

La popularité de Pétain

Morand, avec cet esprit partisan, n'hésite pas à remettre en cause un avantage de Pétain sur Laval ; sa popularité, à travers une anecdote, à Vichy, digne des comices agricoles dans *Madame Bovary* de Flaubert :

« Hier, kermesse locale. Le vin coulait à flots. Haut-parleurs. Musique. Tout le décor électoral du centre gauche paysan d'hier : le député n'est plus là, le préfet est royaliste, le centre gauche a gauchi un peu à droite, mais l'équilibre y est. La défaite n'est nulle part : ce qui a été vaincu, c'est l'institution, l'instituteur, le Juif, le communiste, mais pas le paysan. Le haut-parleur reproduisait des phrases toutes faites de Vichy : « Notre immense désastre... » et cela tombait à plat sur cette foule bien nourrie qui sablait le Thonarcé, le Saint-Lambert, Le Coulis de Serraut, vendait soixante mille un cheval et s'en fichait pas mal. Et quand, en fin de discours, le nom du Maréchal fut salué, je notai, sur mille personnes, un applaudissement¹⁰². »

La lucidité à éclipse de Pétain

Morand aborde un point qui alimente aujourd'hui encore les débats entre historiens sur la santé mentale du maréchal Pétain, à Vichy. Ce disant, ce point sensible ne l'empêche pas de

⁹⁷ *Ibid.*, p.353.

⁹⁸ *Ibid.*, p.468.

⁹⁹ *Ibid.*, p.752.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p.519.

¹⁰¹ *Ibid.*, p.461-462.

¹⁰² *Ibid.*, p.321.

faire de l'humour, tout en induisant l'idée que Pétain est effectivement diminué intellectuellement : « Nous parlons du Maréchal ; « il est merveilleux, lucide et frais le matin », me dit Laval ¹⁰³» Toute la moquerie est dans le complément circonstanciel de temps et son implicite. Cette impression de mai 1942 semble se confirmer et s'accroître avec le temps : « Le Maréchal est certainement fatigué en ce moment ; les heures de lucidité et d'énergie sont moins nombreuses. Il cède davantage à celui qui a parlé le dernier. Brinon l'a remarqué et moi aussi. ¹⁰⁴ » note Morand, en mai 1943, avant qu'à la même page, la diminution des facultés mentales du chef de l'État lui inspire le calembour suivant : « Les à peu près : Pétain = le maréchal du déclin ¹⁰⁵. » Nous sommes loin des magnifiques portraits livrés dans le *Journal d'un attaché d'ambassade*, ou au micro de Pierre-André Boutang, pour la télévision, en 1970.

Triviale répartition

Morand va jusqu'à tourner en dérision l'une des paroles historiques les plus célèbres de Philippe Pétain - celle qui a objectivement participé à donner de lui l'image du « sauveur » de la France - dans une blague digne d'un dîner Magny, et dont on ne sait, faute de situation d'énonciation, si elle est rapportée ou du cru de l'auteur :

« Une femme du trottoir :
— Viens, chéri, je te ferai le coup du Maréchal. C'est vingt francs de supplément.
Tout se passe très ordinairement.
— Et le coup du Maréchal ?
— Mais... tu l'as eu. Je t'ai fait le don de ma personne. ¹⁰⁶»

Conclusion :

Même s'il eût été vraiment outrecuidant de la part de Morand d'intituler le *Journal de guerre*, « Journal de M. et Mme Cassandre », journalistes et critiques ont souvent souligné la dimension prophétique de l'œuvre morandienne. Par une ironie du sort, Morand, bien avant le *Journal de guerre* qui nous occupe, a déjà tenu un autre « Journal de Guerre », dans une ville d'eaux, où s'est replié un gouvernement, pour cause d'invasion allemande. En effet, vraisemblablement en 1916, alors que Morand est jeune diplomate dans la capitale anglaise, il avait imaginé, dans une nouvelle intitulée « La Semaine de Bath ¹⁰⁷ », dont un des sous-titres envisagés était : « Extrait du journal de guerre d'un neutre en Angleterre », le repli du gouvernement britannique, pendant une invasion allemande, dans la ville d'eaux éponyme. Dans sa notice, Michel Collomb décrit ainsi la nouvelle : « Futilité complaisante du narrateur, satire subtile de la société anglaise habile à conserver ses aises en toutes circonstances, insensibilité et flegme au sein des pires tragédies font un mélange cocasse [...]. ¹⁰⁸ »

D'une guerre l'autre, d'une ville l'autre, ce ne sont plus les nécessités d'une histoire, mais l'Histoire, la vraie et tragique Histoire qui amène Morand à écrire ce qu'il voit, au milieu de la guerre, depuis la ville siège de l'État français, où il est attaché au cabinet de Pierre Laval ; Vichy !

Sûrement parce que les circonstances commandent à la littérature de céder le pas à l'histoire, et même si le nom de la ville est répété à l'envi, l'évocation de Vichy ne relève pas du portrait de ville, au sens où Paul Morand l'avait créé, et brillamment pratiqué dans les années 30.

¹⁰³ *Ibid.*, p.373.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p.771.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p.771.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p.559.

¹⁰⁷ *Rococo*, 1933, « La semaine de Bath », in *Nouvelles complètes* t.2, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1992, p.58.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p.999-1000.

Mais s'il n'y a donc pas « portrait de ville », au sens générique, il y a quand même un portrait de la ville. Délaissant la matière urbaine, Morand se concentre sur la matière humaine, et consigne de manière aléatoire, allusive, elliptique, impressionniste, hâtive, brouillonne, faits, gestes... et paroles d'une grande partie de l'armorial de la collaboration, c'est-à-dire ce qu'on désigne le plus souvent aujourd'hui par la métonymie, « Vichy ». Cette matière sera autant de grains à moudre pour les historiens.

Lire Paul Morand, aujourd'hui, comme hier, c'est avoir pour horizon d'attente l'étonnement et la délectation de sa virtuosité stylistique, presque intemporelle. Certes, le *Journal de Guerre* est souvent rédigé « à la diable », mais le regard satirique que l'homme porte sur presque tout, plus par réflexe que par réflexion, fort d'une longue tradition littéraire, amène Morand à créer une véritable galerie, mélange de miniatures, de croquis, de portraits, de saynètes, de farces, de vaudeville qui sont tout l'assaisonnement nuancé de l'ample matière textuelle qu'est le *Journal de Guerre*. L'image souvent dérisoire et pitoyable qu'il renvoie du régime de Vichy et de ses acteurs n'est pas le moindre de ses paradoxes ; elle nous convainc, si besoin en était, que Morand, écrivain et fonctionnaire, fonctionnaire et écrivain fit beaucoup mieux de la littérature que de la politique.